Document generated on 04/19/2024 8:33 p.m.

Anthropologie et Sociétés

Roland VIAU, Enfants du néant et mangeurs d'âme. Guerre, culture et société en Iroquoisie ancienne. Préface de Norman Clermont, Montréal, Boréal, 1997, 318 p., ann., tabl., fig., planches, bibliogr., index.

François Trudel

Volume 21, Number 2-3, 1997

Comparaisons régionales

URI: https://id.erudit.org/iderudit/015497ar
DOI: https://doi.org/10.7202/015497ar

See table of contents

Publisher(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (print)
1703-7921 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Trudel, F. (1997). Review of [Roland VIAU, Enfants du néant et mangeurs d'âme. Guerre, culture et société en Iroquoisie ancienne. Préface de Norman Clermont, Montréal, Boréal, 1997, 318 p., ann., tabl., fig., planches, bibliogr., index.] *Anthropologie et Sociétés*, *21*(2-3), 315–317. https://doi.org/10.7202/015497ar

Tous droits réservés © Anthropologie et Sociétés, Université Laval, 1997

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Comptes rendus

Roland VIAU, *Enfants du néant et mangeurs d'âme. Guerre, culture et société en Iroquoisie ancienne*. Préface de Norman Clermont. Montréal, Boréal, 1997, 318 p., ann., tabl., fig., planches, bibliogr., index.

Il y a environ vingt ans, alors que j'enseignais pour une des premières fois un cours d'ethnohistoire à une quarantaine d'étudiants de premier cycle de l'Université Laval, l'un d'entre eux, provenant du Département d'histoire, me fit impression. Il possédait déjà une passion précoce pour l'étude des Iroquois et m'avait demandé de faire, en compagnie de deux ou trois autres apprentis-historiens inscrits au cours, un travail long portant sur « l'esclavage » chez les Iroquoiens qui s'était avéré très fouillé. Depuis ce temps, bien de l'eau a coulé sous les ponts. Roland Viau a changé de discipline (pour l'anthropologie) et d'université (pour l'Université de Montréal), mais sa passion pour l'étude des Iroquois ne s'est jamais démentie dans son nouvel environnement, puisqu'il y a fait d'abord une maîtrise, *La condition féminine en Iroquoisie aux 17e et 18e siècles : Contributions à l'ethnohistoire des Iroquoises* (1984), puis un doctorat, *Anthropologie de la guerre iroquoienne* (1991), en plus de participer au *Projet Irobec* (bibliographie annotée et informatisée des Iroquoiens du Québec), parmi bien d'autres activités (dont une bibliographie complète de Marius Barbeau, dans la première édition en français de *Mythologie huronne et wyandotte*, sous la direction de P. Beaucage, en 1994). C'est donc dire qu'*Enfants du néant* n'est point le produit d'un intérêt passager, mais l'aboutissement d'un long processus de recherche et le fruit d'une passion soutenue.

D'entrée de jeu, Viau souligne bien son propos. Il existe une documentation historique et anthropologique fort abondante sur le thème de la guerre dans les sociétés iroquoiennes du nord-est de l'Amérique du Nord, mais l'explication du phénomène laisse à désirer, tant on insiste sur l'esprit de vengeance à assouvir ou sur le prestige masculin à construire. Il faut donc approfondir le sujet dans la préhistoire et l'histoire et tenter de parvenir à une compréhension plus globale du phénomène. La première partie du livre traite des « Problèmes de la guerre en Iroquoisie ancienne » (deux chapitres) ; la deuxième, de la « Guerre de capture » (trois chapitres) ; la troisième enfin « Du bon usage des prisonniers » (deux chapitres). Une conclusion, curieusement intitulée « Pour ne pas conclure », résume le fruit de l'analyse en dix propositions théoriques. L'unique annexe (« Comment faire l'histoire des Autres ? ») fournit quant à elle des renseignements utiles au sujet de l'approche méthodologique.

La revue des principales théories au sujet de la guerre iroquoienne aux périodes préhistorique et historique, en première partie, est menée rondement. Y sont exposées, critiquées, sous-pesées et comparées minutieusement les hypothèses d'une série d'iroquoianistes (eh! oui, comme dans algonquinistes...) plus ou moins bien connus, d'horizons disciplinaires différents (histoire, archéologie, ethnohistoire). Parmi les hypothèses, Viau en retient trois comme les plus plausibles : celles de D. K. Richter (suivant M. W. Smith et A. F. C. Wallace), selon qui « la guerre iroquoienne traditionnelle était avant tout un rituel destiné à apprivoiser la mort » et serait essentiellement une guerre de capture (p. 43), celles de K. K. Schlesier et S. M. Johnston, selon qui les guerres iroquoiennes et les captures de

prisonniers qui en découlaient auraient pu servir de plus en plus, après 1640, à « pallier les pertes humaines occasionnées par les épidémies », et à nouveau celle de Richter, d'après qui la formation des villages missionnaires aurait pu constituer une ponction démographique supplémentaire pour les Iroquois, « rendant la guerre de capture d'autant plus nécessaire » (p. 66). De cette partie plutôt contextuelle, on retiendra qu'elle situe fort bien le lecteur dans l'abondante documentation publiée sur les guerres iroquoises (que l'auteur estime à environ 5 000 pages) et qu'elle fournit une esquisse utile au sujet du contexte général (pêcheries, commerce des fourrures, etc.) et des effets principaux de la rencontre entre Amérindiens du nord-est de l'Amérique et Européens au XVIIe siècle (concurrence, épidémies, etc.).

La deuxième partie est une ethnographie fort détaillée de la guerre de capture iroquoienne à partir des sources primaires et secondaires, dont bien évidemment les classiques *Relations* des jésuites, Lafitau, Charlevoix, etc., de même que des sources plus récentes. Les thématiques abordées sont : identification et localisation des Iroquoiens (dont ceux de l'Iroquoisie méridionale, dans les états actuels de Virginie et de Caroline du Nord), description de leur conception de la mort puis, de tout ce qui entoure la guerre, du départ au retour d'une expédition : mobilisation des guerriers, leadership, rituels, équipement, itinéraires, stratégies et tactiques d'approche et d'attaque, modalités de capture de prisonniers, de décapitation et de prélèvement du scalp, traitement et partage des prisonniers. Personnellement, jamais je n'ai lu un exposé aussi systématique et synthétique de tout ce qui entoure le phénomène guerrier chez les Iroquoiens, pas même dans la maintenant classique monographie *Les Enfants d'Aataentsic* de Bruce Trigger sur les Hurons qui, rappelons-le, font partie des Iroquoiens. Mais autant j'apprécie l'effort de description et de caractérisation de la guerre iroquoise, de même que la tentative de la lier à la conception iroquoise de la mort (p. 76-82), autant je me questionne parfois sur certains aspects du propos. Ainsi, quelle importance historique eut la guerre dite « nationale » des Iroquoiens par rapport aux expéditions guerrières « diffuses » (p. 82) ? Les femmes jouaient-elles vraiment un rôle si capital « dans la mise sur pied d'expéditions guerrières » (il me semble, d'après la plupart des citations d'archives, qu'elles décidaient plutôt si leurs enfants participeraient ou non à la guerre et qu'elles étaient consultées — ce qui est différent) ? N'y aurait-il pas eu lieu de développer un certain nombre de considérations sur les populations ciblées par les Iroquois dans leurs guerres nationales ou de capture si, bien entendu, les archives en parlent ?

À l'ethnographie de la guerre succède, en troisième partie, celle de la captivité. Viau y refait un survol des principaux points de vue des iroquoianistes sur le sujet, établit une distinction importante entre adoption et esclavage des prisonniers de guerre et en arrive à voir dans ces deux pratiques des phénomènes d'intégration des captifs chez les Iroquoiens préhistoriques et historiques. Selon lui, l'adoption aurait surtout servi à revitaliser les effectifs, l'esclavage à effectuer des tâches productives et, quand les esclaves étaient mis à mort, torturés et mangés, à s'approprier physiquement leur âme. Adoption, esclavage domestique et cannibalisme n'auraient été qu'une continuation des rituels funéraires iroquoiens (d'où le titre *Enfants du néant et mangeurs d'âme)*; mais au gré des contacts croissants avec les Européens, se développa une deuxième forme d'esclavage, marchand celui-là, qui entrouvrit peut-être la porte au développement des inégalités et à la formation de classes parmi les Iroquois. Signalons ici que pour illustrer et renforcer ses hypothèses, particulièrement sur l'esclavage, l'auteur n'hésite pas à aller puiser des similitudes ethnographiques et des inspirations théoriques chez les Cherokees de Virginie (T. Purdue), en Afrique coloniale (C. Meillassoux) et même en Amérique centrale et du Sud.

Dans la conclusion et l'annexe, qui comportent parfois des affirmations répétitives (la caractérisation de « guerre de capture », par exemple), le lecteur trouvera, sous forme de propositions théoriques, un très bon résumé des propos de l'auteur. De l'annexe, disons que certains de ses aspects nous ont enthousiasmé, d'autres, déçu. Il est heureux que l'auteur ait choisi d'adopter une approche ethnohistorique pour traiter de la guerre et de la captivité iroquoises et qu'il en explique sommairement les raisons, le déroulement et les aboutissements. C'est là une des forces principales de son essai, particulièment quand l'analyse fait appel, pour compléter les sources écrites, aux données archéologiques, linguistiques ou iconographiques. On ne peut aussi que féliciter l'auteur d'avoir été si soucieux du détail dans sa description ethnographique, si mesuré dans son analyse et si prudent dans la formulation de ses hypothèses. C'est là l'expression de grandes qualités de chercheur. J'ai trouvé cependant qu'il évacuait trop prestement l'apport possible de la tradition orale à l'étude de son sujet (p. 209), mais cela, j'en conviens, pourrait mériter de longues discussions, où l'argument d'ancienneté de la période étudiée serait sans doute évoqué, à tort ou à raison, à titre d'excuse valable. Une autre faiblesse réside à mon avis dans la critique des sources, dont on ne sait trop comment elle s'est réellement déroulée. Expliquons-nous brièvement à ce sujet.

Dans la recherche historique et ethnohistorique, il est coutume de faire appel, quand on utilise des sources primaires ou secondaires plus ou moins anciennes (ce qui est le plus souvent le cas), à ce que certains nommaient anciennement la « méthode historique » et d'autres, plus récemment, la « critique des sources ». Il s'agit en fait pour un chercheur d'évaluer la nature et le contenu de ses sources, en se posant une série de questions fondamentales que l'auteur énumère bien à la page 211. Que Viau ait pris pareilles précautions dans sa démarche, comme il nous dit qu'il l'a fait, on veut bien le croire et nul n'en doutera. Avouons cependant qu'on trouve, en cours de lecture de l'essai, peu de commentaires critiques ou d'évaluation comparée des sources utilisées, ce qui aurait pu donner encore plus de poids à la description et à l'analyse.

Il y a exactement un demi-siècle, Léo-Paul Desrosiers (1896-1967), un autodidacte dans le domaine de la recherche historique sur les Iroquois, publiait sa monographie *Iroquoisie, Tome I : 1534-1646*. Depuis ce temps, les recherches archéologiques, historiques, linguistiques, ethnohistoriques et autres sur les Iroquois et les Iroquoiens, comme d'ailleurs sur leurs voisins, ont progressé de façon soutenue et révèlent sous un jour nouveau une histoire riche et complexe, beaucoup plus difficile à interpréter qu'on ne le croyait d'abord. Par son approche thématique, sa démarche méthodologique et son contenu, *Enfants du néant* nous permet de mesurer, sur le sujet de la guerre et de tout ce qui l'entoure, le chemin parcouru depuis, qui est énorme. On ne peut que se féliciter, comme le souligne Clermont dans sa préface, que Viau veuille poursuivre ses recherches sur les Iroquoiens à des périodes ultérieures et nous l'encourageons à le faire.

Ah! oui, j'allais oublier, mais on jugera sans doute que je suis vieux jeu sur ce point. En ethnohistoire (où l'on a habituellement recours à une foule de compétences diverses), comme dans tout autre domaine, une convention invite à remercier au moins minimalement les institutions et surtout les personnes qui nous ont appuyé dans notre recherche. Pourquoi ne pas l'avoir fait ?

François Trudel
Département d'anthropologie
Université Laval
Sainte-Foy
Québec G1K 7P4